

LETTRE OUVERTE AU MOUVEMENT ECOLOGIQUE

Murray Bookchin, février 1980
Extrait du livre "*Toward An Ecological Society*"

A l'aube des années '80, le mouvement écologique tant aux États-Unis qu'en Europe, fait face à une crise sérieuse. C'est purement une crise d'identité et d'objectifs, une crise qui défie péniblement l'aptitude du mouvement à remplir sa promesse de proposer des solutions de rechange à la mentalité de domination, aux institutions hiérarchiques tant politiques qu'économiques, et aux stratégies manipulatrices de changement social qui ont entraîné une scission catastrophique entre l'humanité et la nature.

Pour parler franchement, disons que la présente décennie peut bien être déterminante pour le mouvement écologique : sera-t-il réduit à un simple apanage décoratif d'une société anti-écologique affectée au plus profond d'elle-même, une société accablée par un besoin effréné de contrôle, de domination et d'exploitation de la nature et de l'humanité - ou espérons-le, le mouvement écologique deviendra-t-il le forum éducatif sans cesse croissant à la recherche d'une nouvelle société écologique fondée sur l'aide mutuelle, les communautés décentralisées, la technologie du peuple, des relations non-hiérarchiques et libertaires qui favorisent non seulement une nouvelle harmonie entre les humains mais aussi entre l'humanité et la nature?

Peut-être semblera-t-il présomptueux, pour un seul individu, de s'adresser à un ensemble de gens, aussi grand que ceux qui ont centré leurs activités autour des questions écologiques. Toutefois, ma préoccupation pour le futur du mouvement écologique n'est pas impersonnelle, ni éphémère. Pendant près de trente ans, j'ai écrit abondamment sur notre désorganisation écologique progressive. Ces écrits ont été supportés par mes activités contre l'usage accru des pesticides et des additifs alimentaires depuis 1952, lors du problème des retombées nucléaires qui ont surgi avec le premier test de la bombe à hydrogène dans le Pacifique en 1954, avec la question de la pollution radioactive qui a suivi l'incident du réacteur de Windscale en 1956, et enfin lors de la tentative de Con Edison de construire le plus grand réacteur nucléaire au monde en plein centre de New York en 1963. Depuis lors, j'ai été impliqué dans des coalitions anti-nucléaires telles Clamshell et Shad, sans oublier leurs prédécesseurs Ecology Action East dont j'ai rédigé le manifeste "Le Pouvoir de détruire, le Pouvoir de créer" en 1969, et le Comité de Citoyens sur l'Information de la Radiation, lequel a joué un rôle crucial pour empêcher le réacteur de Ravenswood en 1963. Par conséquent, je peux difficilement être décrit comme un intrus ou un néophyte dans le mouvement écologique. Mes remarques dans cette lettre sont le fruit d'une longue expérience tout comme l'engagement personnel pour les idées qui ont retenu mon attention pendant des décades.

Je suis convaincu que mon travail et mon expérience dans tous ces

secteurs signifieraient peu s'ils se limitaient tout simplement à ces questions elles-mêmes, quelque importante que chacune puisse être en elle-même. "A bas le Nucléaire" [No Nukes] ou bien, pas d'additifs alimentaires, pas d'entreprises agricoles [agribusiness], ou pas de bombes nucléaires, ce n'est tout simplement pas assez, si notre perspective ne transcende pas chacune de ces questions. D'égale importance est le besoin de dénoncer les causes sociales toxiques, les valeurs ainsi que les relations humaines qui ont créé une planète qui est déjà considérablement empoisonnée.

Ecologie, dans mon esprit, a toujours signifié l'écologie sociale: la conviction que l'idée de dominer la nature découle de la domination de l'humain par l'humain, que ce soit des femmes par les hommes, des jeunes par leurs aînés, d'un groupe ethnique par un autre, de la société par l'Etat, de l'individu par la bureaucratie, aussi bien que d'une classe économique par une autre ou d'un peuple colonisé par un pouvoir colonial. A mon avis, l'écologie sociale doit commencer sa conquête de la liberté non seulement à l'usine mais aussi dans la famille, non seulement dans l'économie mais aussi dans l'esprit, non seulement dans les conditions matérielles de la vie mais également dans les conditions spirituelles. A moins de changer les rapports les plus moléculaires de la société - notamment ceux entre hommes et femmes, adultes et enfants, blancs et autres groupes ethniques, hétérosexuels (les) et gais (es), la liste est considérable - la société sera accablée par la domination même sous une forme socialiste sans classe et dépourvue d'exploitation. Cette domination s'infiltrera par la hiérarchie même si on glorifie les vertus douteuses des "démocraties populaires" du "socialisme" et de la "propriété publique" des ressources naturelles". Et aussi longtemps que persiste la hiérarchie, aussi longtemps que la domination organise l'humanité autour d'un système d'élites, le projet de dominer la nature va continuer à exister et inévitablement notre planète se dirigera vers l'extinction écologique

L'émergence du mouvement féministe, encore davantage que la contre-culture, la croisade de la technologie "intermédiaire" et les coalitions anti-nucléaire (j'ometts les campagnes de nettoyage des "Jours de la Terre"), visent le cœur même de la domination hiérarchique qui était notre crise écologique. C'est seulement quand une contre-culture, une technologie de rechange et un mouvement anti-nucléaire reposent sur une mentalité non-hiérarchiques et des structures analogues à celles véritablement radicales du féminisme que le mouvement écologique réalise son riche potentiel pour des changements fondamentaux dans notre société à prédominance anti-écologique et dans ses valeurs. C'est seulement quand le mouvement écologique cultive consciemment une mentalité anti-hiérarchique et non dominatrice, une structure et une stratégie pour le changement social, qu'il peut conserver sa véritable identité comme la voix d'un nouvel équilibre entre l'humanité et la nature et son objectif d'une société vraiment écologique.

Cette identité et cet objectif sont aux prises avec un sérieux problème d'érosion. L'écologie c'est maintenant à la mode, ça fait même un peu snob - et avec cette popularité surfaite a surgi un nouveau type de hippie environnementaliste. Par l'allure et l'appartenance qui tout au moins promettaient de défier la hiérarchie et la domination, une nouvelle forme

d'environnementalisme a surgi qui repose davantage sur le rafistolage que sur la transformation véritable des institutions existantes, des relations sociales, des technologies et des valeurs. J'emploie le mot environnementalisme pour l'opposer à celui d'écologie, particulièrement à l'écologie sociale. Où l'écologie sociale, à mon sens, cherche à éliminer l'idée de la domination de l'humain par l'humain, l'environnementalisme reflète une mentalité "instrumentaliste" ou technique dans laquelle la nature est conçue tout simplement comme un habitat passif, un agrégat d'objets externes et de forces, qui doivent être rendus plus utiles pour l'usage humain, peu importe ce que sont ces usages. L'environnementalisme est simplement du génie de l'environnement. Il ne met pas en question les notions sous-jacentes de la société actuelle, notamment le fait que l'homme doive dominer la nature. Au contraire, il cherche à faciliter la domination en développant des techniques pour diminuer les risques engendrés par la domination. Les notions de hiérarchie et de domination sont cachées par l'emphase technique mise sur des sources "de rechange" du pouvoir, sur des modèles structureaux pour conserver l'énergie, des modes de vie [lifestyle] "simples" au nom des "limites à la croissance" lesquels représentent toute une production industrielle à la hausse et, évidemment une abondante floraison de candidats d'orientation écologique destinés aux officines politiques et aux partis écologiques en vue non seulement de maîtriser la nature mais aussi l'opinion publique et l'accorder à la société existante.

Le satellite solaire "écologique" de 24 milles carrés de Nathan Glozier, le vaisseau spatial "écologique" d'O'Neill, les éoliennes géantes "écologiques" du DOE, pour ne citer que les exemples les plus flagrants de cette mentalité environnementaliste, ne sont pas plus écologiques que les centrales nucléaires ou l'agriculture industrielle. S'il y a quelque chose, leurs prétentions "écologiques" sont plus dangereuses parce qu'elles déçoivent et désorientent l'opinion publique. Le tapage (hoopla) autour d'une nouvelle "Journée de la Terre" ou des futurs "Jours du Soleil" ou des "Journées du Vent", tout comme la pieuse rhétorique des contracteurs solaires volubiles et leurs brevets – inventeurs "écologiques" affamés, tout cela cache l'idée fondamentale que l'énergie solaire, le pouvoir éolien, l'agriculture organique, la santé totale [holistic health] modifieront très peu le déséquilibre grotesque avec la nature s'ils n'affectent pas la famille patriarcale, la multinationales la structure bureaucratique et politique centralisée, le système de propriété et enfin la rationalité technocratique prédominante. L'énergie solaire, l'énergie éolienne, le méthane et l'énergie géothermique ne sont que des formes d'énergie dans la mesure où les moyens pour les utiliser ne sont pas inutilement complexes contrôlés bureaucratiquement, d'appartenance corporative ou centralisés institutionnellement. Évidemment, ils sont moins dangereux pour la santé physique des être humains que l'énergie dérivant du nucléaire et des hydrocarbures, mais ils sont nettement dangereux pour la santé spirituelle, morale et sociale de l'humanité s'ils sont traités uniquement comme des techniques n'impliquant pas de nouvelles relations entre les hommes et la nature d'une part et entre les hommes eux-mêmes d'autre part. Le planificateur, le bureaucrate, le cadre corporatif, et le politicien de carrière n'apportent rien de nouveau ou d'écologique dans la société ou dans notre mentalité à

l'égard de la nature et des gens parce qu'ils optent pour des "avenues d'énergie douce" tout comme les "technologues" (technowits) pour utiliser une description qu'Amory Lovins me faisait de lui-même lors d'une conversation, ils réduisent à peine ou cachent les dangers pour la biosphère et pour l'homme en plaçant les technologies écologiques dans la camisole de force des valeurs hiérarchiques plutôt qu'en déifiant les valeurs et les institutions qu'ils représentent.

De plus, même la décentralisation perd sa signification si elle reflète les avantages logistiques des fournisseurs et des recycleurs plutôt que représenter l'échelle humaine. Si notre objectif en décentralisant la société (ou, comme les politiciens d'obédience écologique le qualifient, en établissant un "équilibre" entre la "décentralisation" et la "centralisation") ne vise qu'à fournir une alimentation saine ou "recycler les déchets facilement ou réduire les frais de transport ou assurer "plus" de contrôle populaire (pas, notez le bien, un contrôle complet) sur la vie sociale, alors la décentralisation aussi est détournée de son vrai sens écologique et libertaire c'est-à-dire un réseau de communautés libres et naturellement équilibrées, lesquelles sont basées sur la démocratie directe face-à-face et sur des identités pleinement actualisées qui peuvent s'engager réellement dans l'autogestion et les activités personnelles si indispensables pour la réalisation d'une société écologique. A l'instar d'une technologie de recharge, la décentralisation est ramenée à un pur stratagème technique pour cacher la hiérarchie et la domination. La vision "écologique" du contrôle municipal du "pouvoir", "la nationalisation de l'industrie" pour ne pas mentionner les termes creux comme la "démocratie économique", peuvent en apparence freiner les services publics et les corporations mais laissent leur emprise globale sur la société sans restrictions. En effet, même une structure corporative nationalisée continue d'être bureaucratique et hiérarchique.

Comme individu qui a pris part aux débats écologiques pendant des décades, j'essaie d'alerter les gens bien intentionnés économiquement d'un problème très sérieux de notre mouvement. Pour dire les choses le plus directement possible: je suis troublé par la mentalité technocratique très répandue et par l'opportunisme politique qui menace de remplacer l'écologie sociale par une nouvelle forme de génie social (social engineering). Pendant une certaine période, il a semblé que le mouvement écologique pourrait réaliser son potentiel libertaire comme mouvement devant conduire à une société non-hiérarchique. Fort des tendances les plus progressives des mouvements féministes, gais et des radicaux du secteur communautaire et social, il m'est apparu que le mouvement écologique devrait concentrer ses efforts à changer la structure de base de notre société anti-écologique, plutôt qu'à lui procurer seulement des techniques plus douces pour la perpétuer ou des cosmétiques institutionnels pour cacher ses maladies incurables. L'émergence des coalitions anti-nucléaires fondée sur un réseau décentralisé de groupes affinitaires, sur un processus de prise de décision de démocratie directe et d'action directe supporte cet espoir. Le problème qui a confronté le mouvement m'a semblé d'abord être celui de l'auto-éducation et de l'éducation du public, i.e. le besoin de bien comprendre la signification de la structure du groupe affinitaire comme étant durable, apparenté à la forme familiale, impliquant la démocratie directe, le concept d'action

directe comme étant plus qu'une "stratégie" mais bien une mentalité profondément enracinée, une image qui exprime le fait que chacun et chacune avaient le droit de prendre le contrôle direct de la société et de sa vie quotidienne. Ironiquement, le début des années '80, si riche en promesses de changements d'envergure au plan des valeurs et de la conscience, a aussi été témoin de l'émergence d'un nouvel opportunisme, celui-là qui menace de réduire le mouvement écologique à un pur cosmétique pour la société actuelle. Plusieurs pionniers des coalitions anti-nucléaires (on pense particulièrement à l'alliance Clamshell) sont devenus ce qu'Andrew Kopkind a décrit comme des "radicaux de la gestion" des manipulateurs du consensus politique qui opèrent à l'intérieur du système tout en affirmant s'y opposer.

Les "radicaux de la gestion" ne constituent pas un phénomène nouveau. Jerry Brown, comme la dynastie Kennedy, ont pratiqué cet art dans l'arène politique pendant des années. Ce qui est frappant de la génération actuelle, c'est de voir jusqu'où les "radicaux de la gestion" proviennent de mouvements sociaux radicaux importants des années soixante et, plus significativement, du mouvement écologique des années soixante-dix. Il a fallu aux radicaux et idéalistes des années 1930 des décades pour atteindre le cynisme de l'âge mûr requis pour capituler, et de plus ils ont eu l'honnêteté de le confesser publiquement. Des membres du SDS et des groupes d'action écologique capitulent à la fin de leur prime jeunesse ou au début de la maturité – et ils écrivent des biographies remplies d'amertume à 25, 30 et 35 ans d'âge, en épiçant le tout de rationalisations pour expliquer leur reddition au statu quo. C'est pas la peine de critiquer davantage Tom Hayden, son argumentation contre l'action directe à Seabrook l'automne dernier suffit à le discriminer. Peut-être pire encore est l'émergence du "parti du citoyen" de Barry Commoner, d'institutions financières nouvelles comme Muse (les Musiciens Unis pour l'Energie Sécuritaire) et la célébration de "Simplicité Volontaire" d'une double société composée d'élites intellectuels dans le vent [swinging], portant les blue-jeans et issus de la classe moyenne d'une part et d'autre part, les roturiers des classes laborieuses, [underdogs] habillés conventionnellement et orientés vers la consommation – une double société engendrée par les "gracieusetés" [think tanks] de l'Institut de recherche Stanford financé par des corporations.

Dans tous ces cas, les implications radicales d'une société décentralisée, basée sur des technologies de rechange et des communautés très resserrées sont placées avec perspicacité au service d'une mentalité technocratique, de "radicaux de la gestion" et de carriéristes opportunistes.

Le danger grave ici vient de l'échec par plusieurs individus de traiter des questions sociales majeures dans leurs propres termes – de reconnaître les incompatibilités criantes des objectifs qui demeurent en profond désaccord les uns les autres, objectifs qui ne peuvent coexister sans livrer le mouvement écologique à ses pires ennemis. Plus souvent qu'autrement ces ennemis sont ses propres "dirigeants" et fondateurs qui ont essayé de le manipuler pour le rendre conforme au symbole et aux idéologies qui empêchent la réconciliation sociale ou écologique sous la forme d'une société

écologique.

Le leurre de "l'influence" du "courrant politique, de "l'efficacité" démontre de façon frappante le manque de cohérence et de conscience qui afflige le mouvement écologique aujourd'hui . Il est peu probable que les groupes affinitaires, la démocratie directe et l'action directe soient plaisantes – ou pour cette raison, qu'elles soit compréhensibles – pour des millions de gens qui vivent en solitaire dans des discothèques et des bars. Tragiquement, ces millions de personnes ont abandonné leur pouvoir social, leur personnalité aux politiciens et bureaucrates qui vivent dans un engrenage d'obéissance et de commande dans lesquels les rôles de subordination leurs sont réservés. *C'est précisément la cause immédiate de la crise écologique de notre temps* – une cause qui a ses racines historiques dans la société de marché qui nous engloutit tous. Demander à ces gens sans pouvoir de reconquérir ce pouvoir sur leurs vies est même plus important que d'ajouter un collecteur solaire complexe et souvent incompréhensible sur leurs maisons. Jusqu'à ce qu'ils recouvrent cette capacité liée à leur propres vies, jusqu'à ce qu'ils créent leur propre système d'autogestion pour s'opposer au système actuel de gestion hiérarchique, jusqu'à ce qu'ils développent de nouvelles valeurs écologiques pour remplacer les valeurs dominantes actuelles – un processus que les collecteurs solaires, les éoliennes, les Jardins de culture intensive française peuvent *faciliter* mais jamais remplacer – rien de ce que ils changent dans la société n'amènera un nouvel équilibre avec le monde naturel .

Evidemment, les gens démunis de pouvoir n'accepteront guère facilement les groupes affinitaires, la démocratie directe et l'action directe dans le cours normal des évènements. Qu'ils éprouvent des sentiments simples qui les rendent susceptibles à ces formes et activités – un phénomène qui ne manque jamais de surprendre les "radicaux de la gestion" en périodes de crise et de confrontation – est le signe d'un potentiel qui ne demande qu'à être actualisé et équipé avec une cohérence intellectuelle à travers une éducation assidue et des exemples répétés. C'est précisément cette éducation et ces exemples que certains groupes féministes et anti-nucléaire ont commencé à développer. Ce qui est incroyablement régressif au sujet de la technique et des politiques électorales des technocrates et des "radicaux de la gestion" aujourd'hui, c'est qu'ils recréent, au nom même des "sources d'énergie douce", une "décentralisation trompeuse" et des structures éminemment hiérarchiques du type des partis politiques, dans les pires formes et coutumes qui engendrent la passivité, l'obéissance et la vulnérabilité aux média du public américain.

Les politiques pour spectateurs mises en avant par Hayden, Commoner, par les "fondateurs" de la Clamshell alliance comme Wasserman et Lovejoy, tout comme les récentes démonstrations géantes à Washington et à New York engendrent des masses, *pas des citoyens* – des objets manipulés par les mass media que ce soit Exxon ou le CED (Campaign for Economic Democracy), le Parti du Citoyen et MUSE.

L'écologie est utilisée contre une mentalité écologique, des formes écologiques d'organisation et des pratiques écologiques utilisées pour "gagner" beaucoup de supporteurs, *pas pour les éduquer*. La

peur d'être "isolé", "futile" ou "inefficace" entraîne une nouvelle sorte d'isolement", de "futilité" et "d'inefficacité" nommément, une complète reddition des idéaux et objectifs les plus fondamentaux. Le "pouvoir" est acquis au pris de perdre le seul pouvoir que nous avons et qui peut changer cette société aliénée – notre intégrité morale, nos idéaux et nos principes. Ce peut être une occasion de rêve pour les carriéristes qui ont utilisé la question de l'écologie pour devenir des vedettes et amasser des fortunes personnelles; ce serait alors la fin d'un mouvement qui possède, dans son for intérieur, les idéaux d'un monde nouveau, dans lequel les masses deviennent des individus et les ressources naturelles deviennent la nature, les deux devant être respectés pour leur unicité et spiritualité.

Un mouvement féministe à tendance écologique émerge maintenant et les contours d'une coalition anti-nucléaire se dessine de plus en plus. La fusion avec d'autres qui devraient surgir des diverses crises de notre temps peuvent ouvrir une des décades les plus excitantes et libératrices de notre siècle. On ne peut séparer de la question écologique les problèmes reliés au sexe, à l'âge, à l'oppression ethnique, à la "crise de l'énergie", au pouvoir corporatif, à la médecine conventionnelle, à la manipulation bureaucratiques à la conscription, au militarisme, à la dévastation urbaine et au centralisme politique. Toutes ces questions gravitent autour de la hiérarchie et de la domination. Les conceptions fondamentales d'une écologie sociale radicale.

C'est nécessaire, je crois, pour chacun dans le mouvement écologique de prendre la décision cruciale: les années quatre-vingt retiendront-elles le concept visionnaire d'un futur écologique fondé sur un engagement libertaire basée sur les groupes affinitaires, la démocratie directe et l'action directes ? Où cette décade sera-t-elle marquée par une triste retraite vers l'obscurantisme idéologique et les "courants politiques" qui recherchent le "pouvoir" et "l'efficacité" en suivant le "filon" dont il faudrait s'éloigner? Le mouvement s'adressera-t-il à des "clientèles de masses" [mass constituencies] en copiant les modèles de la manipulation de masse, les média et la culture de masse qu'il s'est engagé à combattre? ces deux orientations sont irréconciliables. Notre recours aux "media" aux mobilisations et aux actions doivent faire appel à l'intelligence [mind] et à l'âme [spirit] non pas aux réflexes conditionnés et aux tactiques de choc qui ne laissent pas de place à la raison et à l'humanité. De toute manière, le choix doit se faire maintenant, avant que le mouvement écologique devienne institutionnalisé en un pur apanage du système dont il professe le rejet de la structure et des méthodes. Ce doit être fait d'une façon consciente et décisive, sinon le siècle lui-même en plus de la décade seront perdus pour nous à tout jamais.

Murray Bookchin, février 1980